



HAL
open science

Un jeu de miroirs transatlantique. Deux paradigmes de réception de Leo Strauss.

Bruno Quélenec

► **To cite this version:**

Bruno Quélenec. Un jeu de miroirs transatlantique. Deux paradigmes de réception de Leo Strauss.. Archives de Philosophie, 2023, Tome 86 (2), pp.13-33. 10.3917/aphi.862.0013 . hal-04156489

HAL Id: hal-04156489

<https://hal.science/hal-04156489>

Submitted on 10 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un jeu de miroirs transatlantique. Deux paradigmes de réception de Leo Strauss¹

Publié dans *Archives de philosophie*, Vol. 86, n°2, 2023, p. 13-33.

Introduction

Cette contribution cherche à saisir les raisons de la politisation (ou non) de la référence théorique « Leo Strauss » dans divers contextes de réception. Par « politisation » d'une référence théorique, on désigne ici le processus par lequel une œuvre ou un auteur se voit mobilisé ou contesté en dehors de l'espace universitaire *stricto sensu*, c'est-à-dire constitué en un enjeu de débat public au sein des champs intellectuel, de production idéologique, médiatique ou politique. Le terme de politisation renvoie donc à une opération de « requalification » (Jacques Lagroye)², au franchissement d'un seuil, au dépassement d'une frontière entre des espaces sociaux relativement étanches : des acteurs se saisissent de telle ou telle référence théorique à l'extérieur du champ universitaire (médias, *think-tanks*, administrations d'État, partis, etc.) et en font un usage « politique »³. Cette définition large évite de réduire la question de la politisation à celle de l'« application » d'une théorie par des responsables politiques. Outre le fait qu'il n'existe pas de « théorie politique straussienne » dont on pourrait attendre une quelconque « mise en pratique », poser le problème en ces termes ne peut que condamner le chercheur à l'errance. Disons-le d'emblée : on ne trouvera pas dans les textes de L. Strauss les clés d'interprétation pour comprendre la politique intérieure ou extérieure états-unienne pendant ou après la Guerre froide. Inversement, l'étude même attentive de l'histoire du (néo-)conservatisme nord-américain n'aidera pas à mieux saisir les subtilités de la philosophie politique straussienne. De tels court-circuits conduisent au mieux à pécher par « idéalisme », au pire à se faire prendre au piège de théories quasi-complotistes qui voient derrière telles politiques gouvernementales ou tels mouvements idéologiques contemporains le fruit de l'action souterraine d'un penseur décédé depuis aujourd'hui 50 ans⁴. En tous les cas, ils ne permettent pas d'appréhender l'ensemble complexe des médiations existant entre la pratique de la philosophie dans un cadre universitaire, d'une part, et la politique, d'autre part.

1 Merci à Émeline Fourment, Mathieu Hauchecorne, David Smadja et à toute l'équipe SHHIP (« Sociologie historique de l'histoire de la pensée politique en France »), à qui une première version de ce texte a été présentée en décembre 2021, pour leurs commentaires et relectures.

2 Pour cet usage du concept de « politisation » dans le contexte de l'histoire des idées, voir Frédérique MATONTI, « La politisation du structuralisme. Une crise dans la théorie », *Raisons politiques*, Vol. 18, n° 2, 2005, p. 49-71 (ici p. 49).

3 Comme on aura l'occasion de le constater, ce processus de politisation provoque toujours des effets en retour sur les discussions « purement » académiques.

4 Il n'existe pas encore à ce jour de travail sérieux sur l'activité (réelle ou supposée) de « conseiller du Prince » de L. Strauss pendant la Guerre froide. Les rumeurs à ce propos ont été largement alimentées par le roman à clé *Ravelstein* (2000) du prix Nobel de littérature Saul Bellow (1915-2005), qui revient dans ce livre sur la vie de son ami Allan Bloom (1930-1992), l'élève le plus célèbre de L. Strauss. Ce dernier y apparaît sous la figure mystérieuse de Felix Davarr.

Refuser ce genre de simplifications, ce n'est pas être aveugle à l'égard de la dimension proprement politique de la philosophie straussienne. Nous souhaitons ainsi éviter également dans ce texte le biais *opposé*, courant dans les études straussiennes, qui consiste à voir dans les appropriations politiques de sa philosophie autant d'« instrumentalisations » ou d'« annexions » pures et simples. Selon cette vision des choses, la politisation de cette référence théorique serait toujours une « OPA hostile », c'est-à-dire une opération complètement *extérieure* à celle-ci. Nous choisirons ici une autre voie interprétative : selon nous, la philosophie de Leo Strauss ne peut être politisée que parce qu'elle est toujours-déjà « politisable », c'est-à-dire informée par les options éthico-politiques (conservatrices, voire réactionnaires) de son auteur, qui donnent des « prises » à ses appropriations politiques futures.

Fidèle à l'approche méthodologique présentée dans l'introduction de ce numéro, nous nous intéresserons donc dans ce texte autant à la trajectoire et à l'œuvre de Leo Strauss qu'aux mécanismes propres de réception de ses écrits. Nous procéderons en trois temps. Après avoir donné quelques points de repères historiques nécessaires et proposé un nouveau découpage de la biographie intellectuelle de Leo Strauss en six « séquences », on se penchera sur les différentes figures médiatrices, qui interprètent, utilisent, s'approprient sa pensée dans des contextes qu'il faut à chaque fois reconstruire. L'étude même sommaire de ces médiateurs et de leurs trajectoires donne des éléments pour comprendre si et comment cette référence a pu migrer (ou pas) d'un espace (national, disciplinaire), d'un champ (universitaire, médiatique, intellectuel, politique) ou d'un « marquage » (« de gauche », « de droite ») à un autre. La comparaison transatlantique entre les États-Unis et la France, pays qui représentent deux « paradigmes » opposés de réception, comporte à ce titre une forte valeur heuristique, en ce qu'elle fait ressortir par contraste certains facteurs déterminants dans la politisation (ou la « neutralisation ») de la philosophie straussienne : tandis que la réception états-unienne est marquée par les polémiques, la seconde se caractérise, elle, par son aspect consensuel⁵.

Éléments pour une biographie intellectuelle de Leo Strauss (1899-1973)⁶

Fait rare pour un intellectuel judéo-allemand « radical » de la première partie du XX^e siècle, L. Strauss ne vient pas de la bourgeoisie urbaine acculturée, mais d'un milieu rural relativement aisé et religieusement conservateur. Né en 1899 à Kirchhain dans la province prusse de l'Hesse-Nassau, il est scolarisé dans un *Gymnasium* humaniste, situé près de Marbourg, où il rompt progressivement

5 Alors que la réception italienne, traitée dans ce numéro par Pierpaolo Ciccarelli, ressemble beaucoup au cas français, l'exemple chinois constitue probablement un « paradigme » de réception à part entière, qui devrait être traité séparément. Il s'agit en effet non seulement d'une réception *extra-occidentale* (les Straussiens chinois utilisent d'ailleurs cette référence pour redécouvrir « leurs » anciens, notamment Confucius), mais qui se déroule en plus dans un contexte *non-démocratique*, où la liberté de recherche n'est pas garantie. Relevons au passage qu'il ne s'agit pas d'une constellation en soi hostile à la réception de l'œuvre straussienne : comme le suggère la contribution de Kai Marchal, les réflexions de L. Strauss sur l'art d'écrire en contexte de persécution ainsi que sur les rapports entre le philosophe et le tyran semblent avoir une actualité plus brûlante dans la Chine contemporaine que dans n'importe quel régime démocratique.

6 Toute biographie intellectuelle contient toujours une certaine interprétation de l'œuvre. Les pages qui suivent n'échappent pas à cette règle. Néanmoins, nous tentons ici de ne pas aller trop au-delà de ce qui est communément admis dans la recherche internationale sur L. Strauss. Pour une présentation biographique générale, voir, entre autres, Harald BLUHM, *Die Ordnung der Ordnung. Das politische Philosophieren von Leo Strauss*, Berlin, Akademie-Verlag, 2002 ; Daniel TANGUAY, *Leo Strauss. Une biographie intellectuelle*, Paris, Grasset, 2003 ; Eugene R. SHEPPARD, *Leo Strauss and the Politics of Exile. The Making of a Political Philosopher*, Waltham (Mass.), Brandeis University Press, 2006.

avec les pratiques culturelles de son milieu familial pour finalement se convertir au « sionisme politique pur et dur »⁷ vers la fin de la Première Guerre Mondiale. On peut penser que cette trajectoire atypique (allant de l'« orthodoxie » juive au sionisme politique sans passer par la « case » de l'« assimilation » libérale) le prédestinera à occuper dans les débats « théologico-politiques » de son temps⁸ une position excentrée. Celle-ci peut être caractérisée par une tendance à *osciller* entre deux attitudes *a priori* contradictoires : d'un côté, L. Strauss insiste dans ses premiers écrits sur l'insurmontable *opposition* entre judaïsme religieux (orthodoxe) et sionisme (politique), appelant ses lecteurs (juifs) à refuser toute forme de médiation entre les deux et à se décider pour l'un *ou* pour l'autre ; de l'autre, il cherche en permanence à *dépasser* ce dualisme et à opérer des *synthèses* entre ces deux positions⁹.

Dans les années 1920, le jeune L. Strauss étudie la philosophie à Marbourg (un des haut-lieux du néokantisme), Hambourg (avec Ernst Cassirer, sous la direction duquel il soutient sa thèse de doctorat sur Friedrich Heinrich Jacobi en 1921), Fribourg-en-Brigau (où il s'initie à la phénoménologie avec Edmund Husserl et Martin Heidegger), et Berlin, tout en passant beaucoup de temps à Francfort, un des centres de la « renaissance juive » de la République de Weimar. Parallèlement, il s'engage dans divers mouvements de jeunesse nationalistes juifs, notamment le *Kartell Jüdischer Verbindungen*, dont il est un membre actif de 1919 à 1929¹⁰. Admirateur de Friedrich Nietzsche et de M. Heidegger, partisan d'un sionisme politique autoritaire, athée et anti-socialiste¹¹, L. Strauss fait partie d'une minorité (droitière, de tendance « révisionniste ») dans la minorité (sioniste) d'une minorité (juive)¹². Mais cette triple marginalité ne l'empêche pas de fréquenter une bonne partie de l'intelligentsia (juive et non juive) de l'époque. Après avoir enseigné un temps à la *Freies jüdisches Lehrhaus* fondée par Franz Rosenzweig (1886-1929), il quitte en

7 Leo STRAUSS, « A Giving of Accounts. Jacob Klein and Leo Strauss » (1970), in Leo STRAUSS, *Jewish Philosophy and the Crisis of Modernity. Essays and Lectures in Modern Jewish Philosophy*, édité par Kenneth Hart Green, New York, State University of New York Press, 1997, p. 460.

8 Dans les années 1960, lors de ses tentatives répétées pour donner de la cohérence à une biographie si marquée par le siècle et par les « réorientations » intellectuelles, il mettra en « forme philosophique » (Pierre Bourdieu) cette trajectoire et les déchirements existentiels qu'elle entraîna en évoquant un « dilemme théologico-politique » ou un « problème théologico-politique » qui serait resté « le thème » de ses recherches tout au long de sa vie. Voir Leo STRAUSS, « Préface » (1964), in Leo STRAUSS, *La philosophie politique de Hobbes*, trad. fr. par A. Enegrén et M. B. de Launay, Paris, Belin, 1991, 9-14 ; Leo STRAUSS, « Avant-propos à la traduction anglaise de la Critique de la religion de Spinoza » (1965/1968), in Leo STRAUSS, *Le Testament de Spinoza. Écrits de Leo Strauss sur Spinoza et le judaïsme*, textes réunis, traduits et annotés par G. Almaleh, A. Baraquin, M. Depadt-Ejchenbaum, Paris, Cerf, 2004, p. 259-311.

9 C'est en tous les cas la thèse que l'auteur de ces lignes défend dans Bruno QUELENNEC, *Retour dans la caverne. Philosophie, politique et religion chez le jeune Leo Strauss*, Paris, Hermann, 2018.

10 Heinrich MEIER, « Vorwort des Herausgebers », in Leo STRAUSS, *Gesammelte Schriften, Die Religionskritik Spinozas und zugehörige Schriften*, Tome 1, édité par Wiebke et Heinrich Meier, Stuttgart, J.B. Metzler, 2001, p. XV.

11 Voir Michael ZANK, « Introduction », in Leo STRAUSS, *The Early Writings (1921-1932)*, traduit et édité par M. Zank, New York, State University of New York Press, 2001, p. 3-49 ; William H. F. ALTMAN, *The German Stranger. Leo Strauss and National Socialism*, Lanham, Lexington Books, 2011, p. 75sq. ; Bruno QUELENNEC, *Retour dans la caverne*, op. cit., p. 117sq. Précisons que la plupart des commentateurs se refusent à situer le jeune Leo Strauss de cette manière et préfèrent le présenter comme un intellectuel « difficilement cataloguable ». Voir par exemple Carlo ALTINI, « Leo Strauss et le sionisme politique dans l'Allemagne de Weimar. Questions juives et problèmes allemands », *Archives de Philosophie*, Vol. 85, n°2, 2022, p. 113-129 (particulièrement p. 118-119).

12 Dans l'Allemagne des années 1920, les sionistes sont en effet minoritaires tandis que les « libéraux », qui prônent le « combat de défense » (*Abwehrkampf*) contre l'antisémitisme tout en revendiquant leur patriotisme allemand, sont majoritaires. Au sein même du sionisme allemand, et notamment dans les organisations de jeunesse, c'est le sionisme « culturel » à la Martin Buber (et non pas le sionisme « politique » hérité de Theodor Herzl ou Max Nordau), de tendance socialiste et anarchisante, qui est hégémonique à l'époque. Ce courant restera un véritable repoussoir pour le jeune L. Strauss.

1925 Francfort pour Berlin, où il est engagé par le philosophe Julius Guttman (1880-1950) à l'*Akademie der Wissenschaft des Judentums* afin de rédiger une monographie sur la « science biblique » de Spinoza. En parallèle, il passe beaucoup de temps à Marbourg, où résident sa sœur Bettina¹³ et ses amis philosophes, tous étudiants de M. Heidegger et du théologien Rudolf Bultmann (1884-1976) : Jacob Klein (1899-1978), Gerhard Krüger (1902-1972) et Karl Löwith (1897-1973).

A partir de la fin des années 1920, son activité militante sioniste cède définitivement le pas au travail universitaire. L. Strauss se tourne peu à peu vers la philosophie platonicienne et les Lumières prémodernes, en même temps qu'il semble prendre ses distances – au moins partiellement – avec les figures tutélaires de la « révolution conservatrice » que sont F. Nietzsche, M. Heidegger ou bien Carl Schmitt, auteurs qu'il critique désormais tous pour leur manque de « radicalité »¹⁴ en ce qu'ils seraient restés pris au piège (« historiciste ») de la « seconde caverne » de la modernité chrétienne¹⁵. Malgré cette « réorientation » philosophique (on pourrait presque parler de nouvelle « conversion »¹⁶), les écrits du début des années 1930 ainsi que la correspondance témoignent encore d'une nette tendance autoritaire sur le plan politique¹⁷, sans que celle-ci se rattache pour autant clairement (après la prise de distance d'avec le sionisme) à un projet ou mouvement concret¹⁸.

13 Elle épousa en 1941 l'historien des sciences et spécialiste de philosophie arabe médiévale Paul Kraus (1904-1944), qui était aussi un ami de L. Strauss. En 1942, elle décède au Caire après avoir accouché de sa fille Jenny. Après le suicide de son père en 1944, Jenny Kraus sera adoptée par L. Strauss et sa femme Miriam Bernsohn, qu'il épouse à Paris en 1933.

14 Sur ce concept de « radicalité », voir l'article de Pierpaolo Ciccarelli dans ce numéro (« Le problème de la 'possibilité de la philosophie' et la nécessité de 'l'écriture réticente' »).

15 Voir l'échange avec G. Krüger dans la correspondance : Leo STRAUSS, *Gesammelte Schriften, Hobbes' politische Wissenschaft und zugehörige Schriften – Briefe*, Tome 3, édité par Wiebke et Heinrich Meier, Stuttgart, J.B. Metzler, 2001, p. 395-427.

16 Danny Trom décrit une trajectoire biographique assez similaire avec la « conversion » de Norbert Elias à la sociologie, après une période d'engagement au sein du sionisme politique dans les années 1920. Danny TROM, « Elias sur l'antisémitisme : le sionisme ou la sociologie », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, Vol. 71, n° 2, 2016, p. 385-420.

17 Il s'agit d'un point très discuté dans la recherche. P. Ciccarelli défend une autre thèse dans sa contribution à ce numéro (« Le problème de la 'possibilité de la philosophie' et la nécessité de 'l'écriture réticente' »).

18 Voir notamment la lettre de L. Strauss adressée à K. Löwith le 19 mai 1933. Elle est écrite depuis Paris, ville où L. Strauss séjourne depuis l'automne 1932. Après avoir expliqué à son ami qu'il ne se voyait pas revenir vivre en Allemagne du fait des persécutions antisémites, notre auteur fait la déclaration suivante : « [L]e fait que l'Allemagne passée à droite nous [les Juifs, nda] chasse ne signifie pas pour autant que les principes de la droite soient caducs. Au contraire. Ce n'est qu'à partir de ces principes, des principes fascistes, autoritaires, *impériaux*, que l'on peut protester contre ce fléau mesquin [c'est-à-dire les nazis, nda], sans faire ce ridicule et geignard appel aux *droits imprescriptibles de l'homme* [en français dans le texte, nda]. Je comprends mieux les Commentaires de César et je pense à Virgile : *In regni imperio... parcere subjectis et debellare superbos* [«*Tu regere imperio populos, Romane, memento - hae tibi erunt artes - pacique imponere morem, parcere subiectis et debellare superbos* » (Quant à toi, Romain, apprends à gouverner les nations ; tes arts seront de dicter des lois, d'épargner les peuples soumis, et d'abattre les téméraires qui oseront te résister), Virgile, *Aeneis* IV, 851-853, nda]. Il n'y a aucune raison de nous rétracter, pas même pour embrasser la religion du libéralisme (*Es gibt keinen Grund zu Kreuze zu kriechen, auch nicht zum Kreuz des Liberalismus*), tant qu'une étincelle de la pensée romaine brille encore quelque part dans le monde. » (Leo STRAUSS, *Gesammelte Schriften*, Tome 3, op. cit., p. 625 ; trad. fr. par R. Stichweh légèrement modifiée). Cette référence positive au fascisme n'a pas d'équivalent dans le reste de la correspondance straussienne. Or, « une lettre ne fait pas le printemps », comme le souligne Jean-Claude Monod dans une étude parue en 2016 : faire de L. Strauss un partisan du fascisme italien sur le fondement de cette seule lettre serait assurément réducteur, surtout que ses positions politiques et philosophiques sont à l'époque éminemment « mobiles ». Il n'en demeure pas moins que ce témoignage de mai 1933 peut être interprété comme l'expression d'« une forme de 'réaction' antilibérale radicale », et que celle-ci informe l'ensemble des textes straussiens de cette époque. Voir Jean-Claude MONOD, « Strauss et Schmitt dans 'l'état théologico-politique' : le judaïsme, la neutralité libérale et la mort du Léviathan », in Danièle COHEN-LEVINAS, Marc DE LAUNAY, Gérald SFEZ (dir.), *Leo Strauss, judaïsme et philosophie*, Paris, Beauchesne, 2016, p. 155-175.

Après son premier ouvrage *La critique de la religion chez Spinoza* (1930), l'intérêt de L. Strauss se porte sur la philosophie de Maïmonide (1138-1204), le grand codificateur médiéval de la Loi juive (*Mishné Torah*) et auteur du *Guide des égarés*, mais aussi sur ses « précurseurs » musulmans : Al-Fârâbî (872-950/1), Avicenne (980-1037) et Averroès (1126-1198). Il trouve en effet chez Maïmonide, qui réinterprète selon lui la *Torah* dans le cadre de la philosophie politique platonicienne, une voie – non-chrétienne et prémoderne – pour concilier *Aufklärung* et ordre théologico-politique¹⁹. Parallèlement, il poursuit ses recherches critiques sur la naissance de la philosophie politique moderne à partir de l'étude approfondie de l'œuvre de jeunesse de Thomas Hobbes²⁰. C'est notamment grâce aux recommandations de son ancien directeur de thèse E. Cassirer et de C. Schmitt²¹ qu'il obtient en 1932 une bourse de recherche Rockefeller pour travailler sur l'auteur du *Leviathan*, d'abord en France (1932-1933)²², puis en Angleterre (1933-1937).

Suite à quelques tentatives malheureuses pour obtenir un poste en Grande-Bretagne et à la nouvelle Université Hébraïque de Jérusalem²³, L. Strauss finit par s'installer aux États-Unis en 1937-1938 (il sera naturalisé en 1944) et enseigne très vite à la *New School for Social Research* de New York²⁴. Commence alors, pour celui qui perd seize membres de sa famille pendant la Shoah²⁵, une longue période de transition et d'adaptation parfois difficile, rythmée par des crises, séquence pendant laquelle il ne publie pas de monographie, mais toute une série d'articles qui posent les jalons de sa carrière américaine.

Selon une interprétation maintenant assez bien établie, l'arrivée au Royaume-Uni, puis aux États-Unis, s'accompagne d'un tournant disciplinaire, politique et philosophique : L. Strauss intègre les départements de sciences sociales et politiques, il devient « Churchillien »²⁶ et, après 1936/1937, ne « croit » plus en une harmonisation possible « au niveau des principes » entre *Aufklärung* et ordre théologico-politique sur des bases prémodernes. Le rêve – politiquement indéterminé, car sans destinataires précis – de la fondation d'un État idéal par un prophète-philosophe-roi, qu'il semble encore avoir nourri au début des années 1930, est désormais considéré comme « contre-nature »²⁷.

19 Leo STRAUSS, « La philosophie et la loi. Contributions à la compréhension de Maïmonide et de ses devanciers » (1935), in Leo STRAUSS, *Maïmonide*, essais rassemblés et traduits par Rémi Brague, Paris, PUF, 1988, p. 11-142.

20 Leo STRAUSS, « La philosophie politique de Hobbes » (1936), in Leo STRAUSS, *La philosophie politique de Hobbes*, op. cit., p. 15-241.

21 C. Schmitt semble avoir été impressionné par le compte rendu du *Begriff des Politischen* rédigé par L. Strauss en 1932. Leo STRAUSS, « Observations sur *Le concept du politique* de Carl Schmitt » (1932), in Leo Strauss, *Le testament de Spinoza*, op. cit., p. 313-337. Voir sur ce texte la contribution de P. Ciccarelli dans ce numéro.

22 Il y fréquente notamment Alexandre Koyré (1892-1964), Alexandre Kojève (1902-1968), Bernard Groethuysen (1880-1946), Eric Weil (1904-1977), qui ont tous pour particularité d'avoir vécu et étudié la philosophie en Allemagne. C'est aussi à Paris qu'il rencontre des philosophes catholiques comme Louis Massignon (1883-1962), Jacques Maritain (1882-1973) ou Étienne Gilson (1884-1978). Il a déjà fait la connaissance de Raymond Aron (1905-1983) en Allemagne, au début des années 1930.

23 Voir la correspondance avec son ami Gershom Scholem (1897-1982) : Leo STRAUSS, *Gesammelte Schriften*, Tome 3, op. cit. p. 702-717.

24 De même que pour les années d'exil en France et en Angleterre, on sait encore assez peu de choses sur les dix ans à la *New School* de L. Strauss (Thomas MEYER, « Wie schreibt man die Biographie von Leo Strauss ? », *Zeitschrift für Ideengeschichte*, Vol. 10, n°3, 2016, p.112-117).

25 Voir Sylvie COURTINE-DENAMY, *De la bonne société. L. Strauss, E. Voegelin, H. Arendt : le retour du politique en philosophie*, Paris, Éditions du Cerf, 2014, p. 19.

26 Face aux « tyrannies » nazie et communiste, il soutiendra pendant et après la Seconde Guerre mondiale ce qu'il appelle la « décente hégémonie » de l' « impérialisme anglo-saxon ». Leo STRAUSS, « What Can We Learn From Political Theory ? » (1942), *The Review of Politics*, Vol. 69, n°4, 2007, p. 515-529 (ici p. 520).

27 Dans *City and Man*, L. Strauss développera une lecture ironique de la *République* de Platon, qui fait du règne du philosophe-roi et de l'idéal de la « cité juste » platonicienne quelque chose « d'impossible » (Leo STRAUSS, *La Cité et l'Homme* (1964), trad. fr. par O. Berrichon-Sedeyn, Paris, Livre de Poche, 2005, p. 281sq.). C'est une idée déjà largement développée dans *De la tyrannie* (1948). Voir à ce propos les articles de K. Marchal et de J. Rogove

L. Strauss défend maintenant une orientation politique anti-utopique²⁸, parée d'une conception résolument aristocratique de la philosophie (toujours en « exil », à bonne distance du « vulgaire » et de la religion). Daniel Tanguay parle à ce titre d'un « tournant fârâbien »²⁹, qui va notamment de pair avec une nouvelle interprétation des écrits de Maïmonide : après la *Kehre* de 1936/1937, L. Strauss va complètement aligner la position du Rambam³⁰ sur celle du philosophe « musulman » (mais en fait athée) du Xème siècle, ce qu'il n'avait pas encore fait dans *Philosophie und Gesetz* (1935). Dans la correspondance avec son ami J. Klein, il exprime à la fin des années 1930 un malaise grandissant : sa nouvelle interprétation du *Guide des égarés* et de la *Mishné Torah* démontrerait que l'auteur de ces textes n'était pas un « juif croyant », mais un critique radical de la religion déguisé en rabbin³¹. La défense maïmonidienne des dogmes fondamentaux du judaïsme aurait en effet avant tout un caractère « exotérique », « politique ». Elle viserait le maintien du bon ordre et l'obéissance à la « Loi ». Face aux miracles, à la Révélation, à l'immortalité de l'âme, à la providence (particulière), à la résurrection³², Maïmonide marquerait toujours subtilement son incrédulité, notamment par l'usage de l'ironie ou par l'auto-contradiction volontaire. Le « tournant fârâbien » s'accompagne ainsi de la redécouverte (et de la pratique) de l'« art d'écrire » entre les lignes³³, ainsi que de la *redéfinition* de la « philosophie politique ». Dans les écrits des années 1940, cette dernière n'est en effet plus seulement comprise comme une branche de la philosophie ou comme « philosophie première », mais surtout comme un « traitement politique, ou populaire, de la philosophie »³⁴. La « philosophie politique » ainsi conçue a selon L. Strauss une triple mission : préserver la cité du danger que représente pour elle la philosophie (car cette dernière détruit l'« opinion », l'« élément » de la politique) ; protéger la philosophie du danger que représente pour elle la cité (car cette dernière « persécute » toujours ceux qui doutent de ses mythes fondateurs) ; laisser entrevoir le subterfuge aux jeunes gens « bien doués » pour les attirer vers la vie contemplative, présentée³⁵ comme un « mode de vie » spécifique.

De 1938 à 1948, L. Strauss monte les échelons au sein de la *New School*, où il est titularisé en 1941. Il y forme ses premiers disciples avant d'être nommé professeur de théorie politique à l'Université de Chicago, présidée à l'époque par Robert Maynard Hutchins (1899-1977). Entre 1948 et 1968, il publiera ses ouvrages les plus importants : *On Tyranny* (1948) qui sera suivi d'un « dialogue » sur les rapports entre philosophie et politique avec son ami Alexandre Kojève, *Persecution and the Art of Writing* (1952), *Natural Right and History* (1953), *Thoughts on*

dans ce numéro.

28 Leo STRAUSS, « What Can We Learn From Political Theory ? » (1942), art. cit.

29 Daniel TANGUAY, *Leo Strauss. Une biographie intellectuelle*, op. cit., p. 149sq. Sur le tournant post-1936/1937, voir aussi Heinrich MEIER, « Vorwort des Herausgebers », in Leo STRAUSS, *Gesammelte Schriften, Philosophie und Gesetz – Frühe Schriften*, Tome 2, édité par Heinrich Meier, assisté par Wiebke Meier, Stuttgart, J.B. Metzler, 1997, p. IX-XXXIV ; Markus KARTHEININGER, *Heterogenität. Politische Philosophie in Frühwerk von Leo Strauss*, München, Fink, 2006, p. 414sq.

30 Autre nom de Maïmonide (Rabbi Moche Ben Maïmon).

31 Voir les lettres de L. Strauss à son ami J. Klein, alors qu'il prépare l'article « Le caractère littéraire du *Guide des égarés* » (rédigé en 1938 et publié pour la première fois en 1941, avant de paraître dans *La persécution et l'art d'écrire*). Lettres du 16.02.1938 et du 23.07.1938 dans Leo STRAUSS, *Gesammelte Schriften*, Tome 3, op. cit. p. 549-550 et p. 553-554.

32 Leo STRAUSS, « Sur l'orientation philosophique et l'enseignement politique d'Abravanel » (1937), trad. fr. par A. Barrot, *Revue de Métaphysique et de Morale*, n°4, 1998, p. 559-584 (ici p. 563-564).

33 Dans ce numéro, P. Ciccarelli préfère parler d'« écriture réticente ».

34 Leo STRAUSS, « Sur la philosophie politique classique » [1945], in Leo STRAUSS, *Qu'est-ce que la philosophie politique ?* (1959), trad. fr. par O. Sedeyn, Paris, PUF, 2016, p. 94.

35 Voir sur ce point les développements de P. Ciccarelli et de J. Rogove dans ce numéro.

Machiavelli (1958), *What is Political Philosophy ?* (1959), *History of political Philosophy* (1963, avec Joseph Cropsey), *City and Man* (1964) et *Liberalism, Ancient and Modern* (1968), ouvrage à partir duquel L. Strauss ne commentera quasiment plus que des textes antiques. C'est lors de ses vingt ans passés à Chicago qu'il imposera sa « marque », c'est-à-dire une *nouvelle position* dans la science politique américaine, notamment à travers la création d'une « école », qui devient pleinement identifiable en tant que telle dès les années 1960.

Par le type de questions « fondamentales » qu'elle pose, par sa méthode exégétique novatrice, par la longue tradition qu'elle invoque et sa critique tranchante des fondements épistémologiques, politiques et moraux des sciences sociales (behavioristes) de l'après-guerre, la philosophie straussienne se fait en effet rapidement une place de choix au sein de la théorie politique et de l'histoire des idées politiques nord-américaines³⁶. Sa prétention hégémonique va alors de pair avec une attaque en règle de *toutes* les traditions existantes. *Droit naturel et histoire* en fournit la parfaite illustration : non seulement l'ensemble de la philosophie politique moderne y est directement ou indirectement critiqué (de Thomas Hobbes ou John Locke au marxisme et à l'existentialisme), mais aussi le conservatisme d'un Edmund Burke ou le néo-thomisme, si puissant à l'Université de Chicago depuis l'arrivée de R. M. Hutchins à la tête de celle-ci en 1929. Même s'il s'inscrit clairement dans un discours anti-totalitaire conservateur typique de la Guerre froide et qu'il cultive certaines affinités avec la « tradition » du « réalisme politique » réinventée au même moment par Hans Joachim Morgenthau (1904-1980)³⁷, le retour au « droit naturel » platonico-aristotélicien défendu dans l'ouvrage ne semble pourtant se rattacher à aucune tendance nord-américaine de l'époque. Traduite sur un plan idéologique, cette intervention de L. Strauss semble équivaloir à un rejet de tous les « progressismes », même dans leurs formes les plus modérées (pensons au pragmatisme démocratique de John Dewey, au *Cold War liberalism* d'un Isaiah Berlin ou au républicanisme d'Hannah Arendt), mais aussi de toutes les sources d'inspiration du mouvement conservateur états-unien : ni les libertariens (comme Murray Rothbard), ni les conservateurs « traditionnels » (tel Russel Kirk, grand admirateur de E. Burke), ni les nostalgiques du Sud esclavagiste (Mel Bradford) ou des penseurs conservateurs critiques de la modernité comme Eric Voegelin³⁸ ne pouvaient y trouver leur compte³⁹. Comment, dès lors, lire politiquement cette prise de position philosophique ? Il n'est selon nous pas illégitime de la déchiffrer comme une façon

36 Avec d'autres émigrés philosophes de langue allemande comme Hannah Arendt (1906-1975) et Eric Voegelin (1901-1985), L. Strauss contribuera à une profonde transformation de la science politique états-unienne dans l'après-guerre. Voir sur ce point notamment John G. GUNNEL, *The Descent of Political Theory. The Genealogy of an American Vocation*, Chicago, The University of Chicago Press, 1993, Harald BLUHM, *Die Ordnung der Ordnung*, op. cit., p. 244sq. et p. 301sq.

37 Sur cette « invention » du réalisme politique dans les années 1950 en tant que courant distinct au sein de la théorie des relations internationales, voir Nicolas GUILHOT, *After The Enlightenment. Political Realism and International Relations in the Mid-Twentieth Century*, Cambridge, Cambridge University Press, 2017 (surtout les trois premiers chapitres).

38 Sur E. Voegelin, voir Bruno GODEFROY, *La fin du sens de l'Histoire. Eric Voegelin, Karl Löwith et la temporalité du politique*, Paris, Garnier, 2021 et François LECOUTRE, « Le conservatisme nié et déguisé d'Eric Voegelin », *Revue Française d'Histoire des Idées Politiques*, Vol. 53, n°1, 2021, p. 241-282.

39 On comprend dès lors pourquoi L. Strauss et son école ont pu faire l'objet de critiques cinglantes de la part de représentants intellectuels du mouvement conservateur américain. Voir notamment Paul E. Gottfried, *Leo Strauss and the Conservative Movement in America: A Critical Appraisal*, Cambridge, Cambridge University Press, 2011 ; et Grant N. HAVERS, *Leo Strauss and Anglo-American Democracy: A Conservative Critique*, DeKalb (Il.), Northern Illinois University Press, 2013. Voir l'article de J. Rogove dans ce numéro.

de *renouveler* la pensée conservatrice nord-américaine, tout en précisant que cette tentative n'est ni *directement* politique, ni néoconservatrice *au sens strict du terme*⁴⁰.

Encart biographique

La biographie intellectuelle de L. Strauss peut ainsi être découpée en six « séquences » distinctes :

Période « européenne » (1919-1937)

- Séquence 1 (1919-1928) : Militantisme au sein des organisations de jeunesse du sionisme « politique » (L. Strauss y représente l'aile athée, anti-libérale, anti-socialiste et autoritaire). Rejet du néo-kantisme et découverte de la phénoménologie. Fascination pour F. Nietzsche et M. Heidegger.

- Séquence 2 (1928-1932) : Phase de « réorientation ». Abandon progressif de l'engagement sioniste. Critique des fondements de la philosophie moderne et des sciences sociales. Une certaine prise de distance avec F. Nietzsche et M. Heidegger, mais aussi C. Schmitt.

- Séquence 3 (1932-1937) : Exil européen (France et Angleterre). Tentation autoritaire persistante, mais politiquement indéterminé. Retour au platonisme politique par le truchement des Lumières médiévales juives et islamiques. Tentative de penser une harmonisation « au niveau des principes » entre Lumières prémodernes et ordre théologico-politique.

Période « américaine » (1937-1973)

- Séquence 4 (1937-1948) : Enseignement à la *New School* de New York ; redécouverte et pratique de l'art d'écrire ; redéfinition de la « philosophie politique » (« tournant fârbien »). Soutien de l'impérialisme « décent » des « Anglo-Saxons » face au nazisme (et au communisme) pendant la guerre.

- Séquence 5 (1948-1967) : Professeur de théorie politique à l'Université de Chicago. Rédaction de nombreuses monographies. Création d'une école, qui devient pleinement identifiable dans la science politique états-unienne dès les années 1960. Défense du régime états-unien face à la

⁴⁰ Le « premier âge » du néoconservatisme américain est un mouvement intellectuel porté par des chercheurs en sciences sociales, souvent juifs, qui viennent majoritairement du parti démocrate et soutiennent dans les années 1950 le mouvement des droits civiques (Irving Kristol, Nathan Glazer, Seymour Martin Lipset, Robert Nisbet, Daniel Bell, Norman Podhoretz, Daniel Patrick Moynihan, pour ne citer que les plus célèbres). Il naît à New York dans les années 1960, en opposition à la Nouvelle Gauche, au programme de la *Great Society* et à la politique de « détente » vis-à-vis de l'Union Soviétique. D'abord surtout intéressés par des questions de politique intérieure (politiques publiques, sociales et urbaines), ces intellectuels réunis autour de revues comme *The Public Interest* et *Commentary* rejoignent progressivement le parti républicain dans les années 1970 et se consacrent de plus en plus aux relations internationales (Pour une présentation générale, voir Justin Vaïsse, *Histoire du néoconservatisme aux États-Unis. Le triomphe de l'idéologie*, Paris, Odile Jacob, 2008). Entre ces intellectuels et L. Strauss, il existe donc un décalage générationnel (les premiers néoconservateurs sont nés autour de 1920), politique (L. Strauss n'est pas un ancien *liberal* ou un *Cold War liberal* ; il a toujours été positionné à droite de l'échiquier politique), disciplinaire (philosophie politique contre sciences sociales) et de « statut » (L. Strauss est avant tout un universitaire ; les néoconservateurs sont en revanche des intellectuels publics multi-positionnés, qui jouent la carte de l'« expert » dans les partis, les administrations d'État et les *think tanks*).

« tyrannie » communiste dans le contexte de la Guerre froide.

- Séquence 6 (1968-1973) : Œuvre plus hermétique et largement dédiée au commentaire de Platon, Xénophon et Aristophane. Après 1968, L. Strauss enseigne au *Claremont College* en Californie, puis au *St John's College* d'Annapolis, où il retrouve son ami J. Klein.

Une première conclusion s'impose après ce court parcours biographique : l'œuvre est certes marquée par une continuité indéniable, que ce soit du point de vue de l'« humeur idéologique » de son auteur (dont la méfiance à l'égard de la modernité politique semble persistante) ou des thèmes abordés (pensons à la question de l'articulation entre philosophie, politique et religion), mais elle *aussi* rythmée par tout un ensemble de ruptures. Si on insiste sur ce deuxième aspect, force est de constater qu'il n'y a pas un, mais plusieurs L. Strauss. La division courante entre une période « européenne » et une période « américaine » paraît à ce titre insuffisante ; elle invisibilise les différentes « phases » au sein de l'exil, ainsi que les changements d'orientation, les oscillations, voire les « rechutes » qui font dévier la trajectoire intellectuelle de cet auteur, surtout jusqu'en 1948/1949⁴¹, date de son établissement à l'Université de Chicago. Il est ainsi fort à parier que les appropriations diverses, voire opposées de ses écrits, trouvent dans ce parcours non-linéaire un début d'explication.

Mais il faut sans doute aller plus loin, *chaque* séquence de sa biographie pouvant *elle-même* être comprise de manière contradictoire. Prenons par exemple le premier ouvrage consacré entièrement à Maïmonide, rédigé au début des années 1930 (*Philosophie und Gesetz*, 1935) : tandis que K. Löwith identifie à l'époque la position de L. Strauss à celle d'un « Juif orthodoxe »⁴², Gershom Scholem considère quant à lui que s'exprime dans cette étude une sorte d'athéisme radical⁴³. On avancera ici que ces lectures opposées d'un seul et même texte trouvent en partie leur condition de possibilité dans la trajectoire même de l'auteur, qui passe du conservatisme religieux au sionisme politique pendant la Première Guerre Mondiale, puis se « convertit » à la philosophie platonicienne au tournant des années 1930. En effet, ces différents « investissements » existentiels (religieux, politique, philosophique) ne seront jamais complètement effacés ou annulés et laisseront des « traces ». A la fois conservés et supprimés dans l'œuvre, ils donnent à la prose straussienne son caractère profondément *ambiguë* : car si l'auteur réaffirme toujours et encore l'autonomie de la philosophie à l'égard des discours politique et théologique, il est aussi un penseur qui brouille en permanence les lignes de démarcation qu'il a lui-même tracées. Dès lors, on ne s'étonnera pas qu'il parle philosophiquement de politique et politiquement de philosophie, que son athéisme ait pu être qualifié de « biblique »⁴⁴ et son rapport aux textes philosophiques de « juif »⁴⁵, tandis que le portrait

41 La « redécouverte » de M. Heidegger, dans le courant des années 1950-1960, entraîne peut-être une nouvelle rupture ou du moins un nouveau déplacement d'un point de vue philosophique. C'est en tous les cas une piste qui mériterait d'être creusée. Voir sur ce point Richard L. VELKLEY, *Heidegger, Strauss et les prémisses de la philosophie. Sur l'oubli originel (Heidegger, Strauss, and the Premises on Philosophy. On Original Forgetting*, 2011), trad. fr. par O. Seyden, Paris, Éditions de la revue Conférence, 2017.

42 Lettre de K. Löwith à L. Strauss du 15.04.1935, Leo STRAUSS, *Gesammelte Schriften*, Tome 3, op. cit., p. 646.

43 Voir sa lettre à Walter Benjamin du 29 mars 1935 (Walter BENJAMIN & Gershom SCHOLEM, *Walter Benjamin, Gershom Scholem. Briefwechsel 1933-1940*, édité par Gershom Scholem, Frankfurt/M., Suhrkamp, 1985, p. 192-193).

44 Voir John P. McCORMICK, « Post-Enlightenment sources of political authority: Biblical atheism, political theology and the Schmitt–Strauss exchange », *History of European Ideas*, Vol. 37, n°2, 2011, p. 175-180. Bruno QUÉLENNEC, *Retour dans la caverne*, op. cit.

45 Voir l'entretien de D. Smadja avec Daniel Tanguay dans ce numéro.

du Socrate qu'il dessine ressemble à celui d'une divinité « à forme humaine », dans un mélange des genres pas toujours souverainement maîtrisé⁴⁶. Cet aspect « polyphonique » de l'œuvre semble de plus considérablement renforcé par la situation de l'exil et par l'appartenance à une minorité (juive), deux facteurs qui multiplient les destinataires et les espaces sociaux auxquels l'auteur semble toujours s'adresser *en même temps*. À ce titre, la « redécouverte » de l'art d'écrire à la fin des années 1930 ne fait que donner une expression théorique et réflexive à cette dimension éminemment « louche »⁴⁷ de la « philosophie politique » straussienne, dont le caractère à la fois subversif *et* conservateur, radical *et* modéré, théorique *et* pratique, semble autoriser par avance les réceptions les plus contradictoires et les luttes interprétatives les plus acharnées autour de sa « juste » compréhension. Cette ambiguïté permet en tous les cas d'expliquer *en partie* comment un philosophe dont l'ancrage conservateur ne fait à vrai dire aucun doute dans son pays d'adoption (les États-Unis) a pu être relu de manière « progressiste » dans d'autres contextes (notamment en France et en Italie), alors que la dimension politique de ses écrits pu être radicalisée dans un sens nationaliste et clairement réactionnaire dans un pays comme la Chine ou chez les intellectuels trumpistes du *Claremont Institute*.

Après cette partie biographique, il s'agit maintenant de s'intéresser à *l'autre versant* de la question, en nous penchant sur les mécanismes propres à la réception et notamment sur le rôle essentiel des « médiateurs » dans la politisation (ou non) de la référence théorique « Leo Strauss », aux États-Unis et en France.

Premier paradigme de réception : les *Strauss Wars* aux États-Unis

Le premier fait marquant dans l'histoire de la réception états-unienne⁴⁸ est l'existence d'une « école » straussienne, à l'identité nettement définie : le straussianisme n'a pas seulement un maître fondateur et plusieurs générations de « disciples » (les *Straussians*) qui sont désignés (et s'auto-désignent) comme tels depuis les années 1960, mais il a aussi ses « bastions » (à l'Université de Chicago, à la Cornell University, à l'Université de Toronto, au Claremont College, à Harvard, au Boston College, etc.), ses *think tanks* (comme le *Claremont Institute*), une revue académique (*Interpretation*), un canon identifiable (fixé dans *History of Political Philosophy*), une méthode d'interprétation (la lecture exo/ésotérique), un style d'enseignement caractéristique (structuré par la relation maître-disciple), des objets de prédilection (les *Great Books* et certains auteurs fétiches, d'un côté, l'étude des fondements théoriques du « régime » états-unien, de l'autre), un programme

46 Comment ne pas voir, par exemple, que la figure du philosophe, éternellement « en exil » et en proie à la « persécution », est une façon pour L. Strauss de retravailler de manière plus ou moins consciente l'expérience diasporique juive ? Et *quid* de la relation triadique entre le « philosophe », le « vulgaire » et le « gentleman » (ou le « tyran ») au centre de sa philosophie politique : ne rappelle-t-elle pas curieusement les rapports entre le « peuple juif », la « populace » et le « souverain » tels qu'ils sont théorisés par une certaine tradition juive ? Voir sur ce dernier point Danny TROM, *Persistance du fait juif. Une théorie politique de la survie*, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil, 2018.

47 Voir Pierre BOURDIEU, *L'ontologie politique de Martin Heidegger*, Paris, Minuit, 1988, p.9.

48 Nous nous concentrerons ici sur les controverses « politiques ». Faute de place, nous laissons de côté les débats plus académiques (mais également travaillés par des questions politiques), qui touchent à la critique de la philosophie moderne et aux modalités straussiennes du « retour » à la philosophie politique classique (querelle des anciens et des modernes, critique de l'historicisme et du positivisme, question du droit naturel), à la question théologico-politique au sens large, mais aussi à l'histoire de la philosophie (débats autour de la lecture straussienne de Platon, Xénophon, Al-Fârâbî, Maïmonide, Machiavel, Hobbes, Spinoza, etc) et à ses méthodes d'interprétation (art de lire exo/ésotérique).

éducatif (visant une « éducation libérale » humaniste et élitiste à l'Université⁴⁹) et enfin, des querelles d'héritage⁵⁰. De plus, cette école straussienne états-unienne est politiquement marquée : il existe ainsi dans la recherche un relatif consensus sur le fait que, dans les années 1970, une « convergence » peut être observée entre les interventions des intellectuels néoconservateurs et celles d'une partie des *Straussians*⁵¹, dont certains font le « saut » de l'université à la politique dans les années 1980⁵², tandis que d'autres (comme Allan Bloom) participent à l'agitation idéologique anti-*Sixties* typique de l'ère Reagan⁵³.

On assiste donc avec l'émergence de l'école – et ce dès la « première » génération des disciples – à une *politisation* du straussianisme, qui varie d'intensité et de « couleur » en fonction de la « géographie » (les *Straussians* de la « côte Est » sont plutôt néoconservateurs, ceux de la « côte Ouest » plus franchement réactionnaires) ou des périodes (il y a des phases d'« engagement », souvent suivies par des moments de « retrait »). Cette politisation prend des formes différentes : elle va des activités propres au domaine académique (formation de la future élite conservatrice dans les départements de droit et de science politique ; investissement du champ d'études portant sur les « Pères fondateurs » des États-Unis), au travail directement politique (poste dans les administrations d'État ; fonction plus ou moins officielle de « conseiller du prince »⁵⁴), en passant par les interventions en tant que *public intellectual* (on pense au fameux *Closing of the American Mind* d'Allan Bloom en 1987) ou au sein de *think tanks* liés au parti républicain, sans compter les publications dans des revues conservatrices. Bref, l'activité « politique » du straussianisme nord-américain de la Guerre froide, loin de se réduire au champ politique et étatique proprement dit, se déploie en réalité principalement dans d'autres champs annexes. Cela se poursuit après 1989 sous des modalités différentes, notamment (mais pas seulement) à travers des *Straussians* comme Harvey Mansfield (né en 1932)⁵⁵ ou des intellectuels multi-positionnés comme Francis Fukuyama

49 Voir Leo STRAUSS, « Liberal Education and Responsibility », in Leo STRAUSS, *An Introduction to Political Philosophy : Ten Essays*, éd. par Hilail Gildin, Detroit, Wayne State University Press, 1989, p. 321 et suiv..

50 L'école straussienne a déjà fait l'objet de quelques études importantes : voir Robert DEVIGNE, *Recasting Conservatism. Oakeshott, Strauss, and the Response to Postmodernism*, New Haven/London, Yale University Press, 1994 ; Harald BLUHM, *Die Ordnung der Ordnung*, op. cit., p. 301 et suiv. ; Michael et Catherine Zuckert ont distingué, à l'aide d'indications géographiques largement fictives, trois « fractions » au sein du straussianisme nord-américain, fractions qui se forment peu après la mort du maître : les « East-Coast Straussians » plutôt néoconservateurs (Walter Berns, Allan Bloom, Thomas Pangle, Harvey Mansfield, Carnes Lord), les « West-Coast Straussians » du *Claremont Institute* (Harry V. Jaffa, décédé en 2015, Charles R. Kesler, Michael Anton), dont une bonne partie a soutenu Donald Trump, et les « Midwest Straussians » plutôt libéraux (comme Martin Diamond). Voir Catherine P. ZUCKERT & Michael H. ZUCKERT, *The Truth about Leo Strauss*, Chicago (Il.), University of Chicago, 2006, p. 228sq.

51 Catherine P. ZUCKERT & Michael H. ZUCKERT, *The Truth about Leo Strauss*, op. cit., p. 229-230 ; Robert DEVIGNE, *Recasting Conservatism*, op. cit., p. 65. Rappelons que tous les *Straussians* ne sont pas concernés par cette « convergence » avec les néoconservateurs. Nous pensons notamment au classiciste Seth Bernadete (1930-2001), un des étudiants les plus brillants de L. Strauss, qui gardera toujours ses distances avec la « petite politique », ou bien à Stanley Rosen (1929-2014). Voir l'article de J. Rogove dans ce numéro.

52 Voir la liste dans Robert DEVIGNE, *Recasting Conservatism*, op. cit., p. 221-222 (note 76).

53 Voir Eric FASSIN, « La chaire et le canon. Les intellectuels, la politique et l'Université aux États-Unis », *Annales HSS*, Vol. 48, n° 2, 1993, p. 265-301 ; voir aussi Bruno QUELENNEC, « *Thymos*. Circulation et appropriations conservatrices d'un concept platonicien, de Leo Strauss à l'Alternative für Deutschland », *Raisons politiques*, Vol. 81, n°1, 2021, p. 97-125.

54 On pense par exemple au rôle de Harry V. Jaffa (1918-2015), le leader des *Straussians* de la « côte Ouest », dans la campagne de Barry Goldwater en 1964.

55 Harvey Mansfield (né en 1932) est non seulement Professeur de science politique à Harvard et spécialiste de Machiavel, mais aussi l'auteur de plusieurs essais anti-féministes. Voir par exemple Harvey MANSFIELD, « Virilité et libéralisme », *Archives de philosophie du droit*, Vol. 41, 1997, p. 25-42, et surtout Harvey MANSFIELD, *Manliness*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2006. Dans ce dernier ouvrage, il attaque

(né en 1952), qui a offert avec *La fin de l'histoire ou le dernier homme* (1992) une sorte de synthèse entre straussianisme et néoconservatisme. Aujourd'hui, ce sont surtout les *Straussians* « trumpistes » de la « Côte Ouest » (pensons notamment à Michael Anton⁵⁶), structurés autour du *Claremont Institute* et de la *Claremont Review of Books* qui assument pleinement cette politisation du straussianisme⁵⁷, tandis que la majorité des universitaires revendiquant cette référence théorique semblent préférer garder désormais une position de retrait à l'égard des débats politiques contemporains.

On comprend dès lors pourquoi la question de la politique de la « philosophie politique » straussienne s'est posée de manière récurrente aux États-Unis, dans et au-delà de l'arène universitaire. Dès l'ère Reagan, de nombreuses contributions s'attaquent ainsi aux implications politiques conservatrices, voire réactionnaires, du straussianisme⁵⁸. Le débat prend cependant un nouveau tour avec l'intervention des États-Unis en Irak en 2003 et la rumeur d'une emprise straussienne sur la politique extérieure américaine⁵⁹ : les deux mandats de George W. Bush vont ainsi transformer notre auteur en un « personnage hautement controversé », les uns voyant en lui « le père spirituel des néo-conservateurs et, en ce sens, le théoricien du renouveau de la pensée conservatrice aux États-Unis », tandis que les autres le considèrent comme « un philosophe de

avec véhémence le projet féministe d'une « société neutre du point de vue du genre » (*gender-neutral society*) et plaide pour une revalorisation de la « virilité » dans le contexte de la menace du « fascisme islamiste » (p. x et 229).

56 Michael Anton (né en 1969) est l'auteur du fameux essai « The Flight 93 Election » (2016). Ancien étudiant de Harry V. Jaffa et contributeur régulier de la *Claremont Review of Books*, M. Anton est un intellectuel conservateur multi-positionné qui, lors de la campagne de 2016, travaille encore pour le géant de la finance *BlackRock*, après avoir été successivement *speechwriter* pour le maire de New York Rudy Giuliani, l'administration de George W. Bush, et l'homme d'affaire Rupert Murdoch. Le titre de l'essai de 2016 fait référence au « Vol 93 », c'est-à-dire au dernier avion détourné du 11 septembre 2001, lors duquel des passagers ont provoqué le crash de celui-ci en faisant acte de résistance face aux terroristes. Dans le contexte de l'élection opposant Hillary Clinton à Donald Trump, M. Anton invite les Américains à se comporter de la même manière que les passagers courageux du « Vol 93 ». L'analogie est transparente : Hillary Clinton symbolise ici l'attaque terroriste : sa présidence mènerait inéluctablement les États-Unis à la catastrophe ; Donald Trump représente quant à lui ceux et celles qui préfèrent la rébellion à la mort passive : « Attaquez le cockpit ou mourez. Vous allez peut-être mourir de toute façon. [...] Il n'y a aucune garantie. Sauf une : si vous n'essayez pas, la mort est certaine. Pour préciser la métaphore : une présidence Hillary Clinton, c'est comme jouer à la roulette russe avec un semi-automatique. Avec Trump, au moins, vous pouvez tourner le barillet et tenter votre chance » (trad. F. Coste). Michael Anton, « The Flight 93 Election », *The Claremont Review of Books*, 05.09.2016, URL : <https://claremontreviewofbooks.com/digital/the-flight-93-election/> (consulté en décembre 2022). Après l'élection de D. Trump, M. Anton a été engagé au sein du *National Security Council*, avant de prendre un poste dans une université privée conservatrice du Michigan en 2018, et, enfin, d'être nommé pour quatre ans au *National Board for Education Sciences* en 2020.

57 Elisabeth ZEROFKY, « How the Claremont Institute Became a Nerve Center of the American Right », *The New York Times Magazine*, 03.08.2022, URL : <https://www.nytimes.com/2022/08/03/magazine/claremont-institute-conservative.html> (consulté en décembre 2022). Voir aussi Françoise COSTE, « Trump ou l'apocalypse. Une histoire intellectuelle du conservatisme américain à l'ère de Trump », *20 & 21. Revue d'histoire*, Vol. 153, n° 1, 2022, p. 19-31 et l'article de John Rogove dans ce numéro. Sur les désaccords idéologiques entre intellectuels néoconservateurs et trumpistes, voir Pierre BOURGOIS, « Pourquoi les néoconservateurs se sont-ils opposés à Donald Trump ? Les fondements idéologiques d'un rejet affirmé », *Politique américaine*, Vol. 36, n°1, 2021, p. 97-130.

58 Pour ne citer que quelques références importantes : Myles BURNYET, « Sphinx without a secret », *The New York Review of Books*, Vol. 32, n° 9, 1985, p. 30-36, Shadia B. DRURY, « The esoteric philosophy of Leo Strauss », *Political Theory*, Vol. 13, n° 3, 1985, p. 315-337 ; Shadia B. DRURY, *The Political Ideas of Leo Strauss*, London, Macmillan Press, 1988 ; John G. GUNNEL, « Political Theory and Politics. The Case of Leo Strauss », *Political Theory*, Vol. 13, n°3, 1985, p. 339-361 ; Gordon WOOD, « The Fundamentalists and the Constitution », *The New York Review of Books*, 18.02.1988, p. 33-40 ; John P. McCORMICK, « Fear, Technology, and the State: Carl Schmitt, Leo Strauss, and the Revival of Hobbes in Weimar and National Socialist Germany », *Political Theory*, Vol. 22, n°4, 1994, p.619-652 ; Stephen HOLMES, *The Anatomy of Antiliberalism*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1996.

59 Voir l'article de J. Rogove dans ce numéro.

droite, presque fasciste », à mettre sur le même plan que « Carl Schmitt et Martin Heidegger »⁶⁰. Dans ce contexte, la littérature académique « critique » nord-américaine s'est particulièrement intéressée aux relations nouées entre C. Schmitt et L. Strauss dans les années 1930⁶¹, en s'appuyant notamment sur les travaux d'Heinrich Meier⁶². Éditeur des œuvres complètes et « médiateur » principal de l'œuvre straussienne en Allemagne⁶³, H. Meier a posé dans un ouvrage de 1988⁶⁴ les jalons d'une réception conjointe des deux théoriciens en les présentant comme les deux faces, philosophico-politique et théologico-politique, d'une même critique radicale du libéralisme. Une partie de la littérature « critique » a retourné ses résultats contre l'intention de H. Meier et tenté de montrer que le jeune L. Strauss défendait dans les années 1930 un « néo-hobbisme » autoritaire⁶⁵. À partir de cette genèse de l'œuvre, les écrits « américains » de L. Strauss ont été décryptés à la lumière de ses textes « européens » : selon cette interprétation, les positions réactionnaires de l'auteur n'auraient pas vraiment changé après l'arrivée aux États-Unis, mais auraient été camouflées⁶⁶. Avec l'exil, le philosophe judéo-allemand n'aurait pas fait que redécouvrir l'« art d'écrire oublié » des anciens, il l'aurait pratiqué lui-même, dissimulant ses options éthico-politiques sous une rhétorique libérale et faisant émerger la théorie politique schmittienne au cœur même de la philosophie politique classique⁶⁷. Avec Leo Strauss et son école basée à Chicago, c'est la « révolution conservatrice » allemande qui aurait été exportée et adaptée aux États-Unis, trouvant bientôt sa place au sein du « monde libre », dans le bloc anticommuniste, avant de muter, dans les années 1970, après la mort du maître, en « néoconservatisme ».

Ce grand récit « critique » ainsi que les usages et interprétations de L. Strauss qui y sont mobilisées ont pu servir divers objectifs de (dé-)légitimation, en fonction des acteurs et du cadre public dans lequel se déployait la controverse. Dans l'espace médiatique *mainstream*, présenter L. Strauss comme un auteur réactionnaire permettait, au prix de quelques raccourcis, de dénoncer les origines « anti-libérales », « révolutionnaire-conservatrices » ou « fascistes » de la politique

60 Alain FRACHON & Daniel VERNET, *L'Amérique messianique. Les guerres des néo-conservateurs*, Paris, Seuil, 2004, p. 60-61. La polémique autour de L. Strauss s'est apaisée depuis dans la mesure où peu de *Straussians* (à part ceux gravitant autour du *Claremont Institute*) ont soutenu la politique de Donald Trump. Voir le texte de J. Rogove dans ce numéro.

61 Voir par exemple Eugene R. SHEPPARD, *Leo Strauss and the Politics of Exile*, op. cit., 2006 ; Nicholas XENOS, *Cloaked in Virtue. Unveiling Leo Strauss and the Rhetoric of American Foreign Policy*, New York, Routledge, 2008 ; Jean-François DROLET, *American Neoconservatism*, op. cit. ; William H. F. ALTMAN, *The German Stranger*, op. cit., 2011.

62 Spécialiste de L. Strauss et de C. Schmitt, H. Meier (né en 1953) est directeur de la *Carl Friedrich von Siemens Stiftung* (anciennement dirigée par le « révolutionnaire-conservateur » Armin Mohler). Ancien rédacteur en chef (entre 1968 et 1973) du journal *Im Brennpunkt* proche de la Nouvelle Droite allemande, il cherche depuis les années 1980-1990 à faire oublier son passé d'intellectuel d'extrême-droite. Son parcours témoigne d'ailleurs de cette quête de respectabilité, qui trouve une expression typique dans ses qualités reconnues de philologue et d'éditeur (en plus de ses ouvrages sur C. Schmitt et L. Strauss, on pense à ses travaux sur Jean-Jacques Rousseau et F. Nietzsche).

63 Mais il semble également avoir joué un rôle non négligeable dans la nouvelle réception *nord-américaine* (il est aujourd'hui *Distinguished Visiting Professor* à l'Université de Chicago) et *chinoise* de L. Strauss. Pour ce qui concerne la Chine, c'est en effet autant la découverte des écrits de L. Strauss que celle de l'ouvrage de H. Meier sur C. Schmitt et L. Strauss qui encourage Liu Xiaofeng à faire découvrir ce dernier auteur à son pays. Voir à ce propos Christopher NADON, « Leo Strauss's Critique of the Political in a Sinophone Context », in Kai MARCHAL & Carl K.Y. SHAW (dir.) : *Carl Schmitt and Leo Strauss in the Chinese-Speaking World. Reorienting the Political*, Lanham/Boulder/New York/London, Lexington Books, 2017, p. 152.

64 Heinrich MEIER, *Carl Schmitt, Leo Strauss et la notion de politique : un dialogue entre absents* (1988), trad. fr. par F. Manent, Paris, Julliard, 1990.

65 Jean-François DROLET, *American Neoconservatism*, op. cit., p. 17.

66 Eugene SHEPPARD, *Leo Strauss and the Politics of Exile*, op. cit. ; Nicholas XENOS, *Cloaked in Virtue*, op. cit. ; William H. F. ALTMAN, *The German Stranger*, op. cit.

67 Voir par exemple Jean-François DROLET, *American Neoconservatism*, op. cit., p.75sq.

extérieure américaine ou de l'idéologie néoconservatrice. Dans le cadre académique *stricto sensu*, l'attaque était en revanche plus ciblée. La présentation d'un L. Strauss politiquement « douteux » donnait surtout des armes pour dénoncer l'« emprise » – jugée néfaste – des *Straussians* sur une partie de l'enseignement et de la recherche universitaires aux États-Unis, c'est-à-dire sur quelques départements de science politique d'universités prestigieuses et certains champs d'études (comme la recherche sur la pensée politique des Pères fondateurs).

La riposte s'est très vite organisée (sans être pour autant « orchestrée ») chez une partie des *Straussians* états-uniens dans les années 2000⁶⁸. Leur stratégie de défense visait la plupart du temps à « neutraliser » sur le plan politique la référence straussienne, à partir de laquelle ils avaient construit leur philosophie politique (et leur carrière universitaire). Les arguments peuvent être récapitulés en quatre points : 1 – rejet des théories du complot aux relents parfois antisémites qui établissent des lignes de continuité univoque entre L. Strauss, les *Straussians*, et la guerre en Irak⁶⁹ ; 2 – portrait du L. Strauss « américain » en défenseur de la « démocratie libérale »⁷⁰ et en « réaliste » fondamentalement opposé au messianisme « démocratique » va-t-en-guerre des néoconservateurs ; 3 – Présentation du « maître » comme un philosophe « zététique » et donc sceptique, à distance de toutes les idéologies ; 4 – Rappel du fait que l'école straussienne n'est pas une « secte » et que les *Straussians* sont divisés, notamment d'un point de vue politique.

On peut certes interroger la pleine validité de certains de ces arguments, mais là n'est pas ce qui mérite notre attention ici. Plus important encore est le fait que certains d'entre eux sont aujourd'hui repris massivement dans la recherche internationale sur L. Strauss. Le « moment néoconservateur » de la vie politique états-unienne dans les années 2000 – dans lequel les *Straussians* (et « Leo Strauss » avec eux) ont été « embarqués » plus ou moins de force – a incontestablement joué comme un repoussoir. Il semble avoir largement contribué à la fabrication d'un *contre-portrait* du philosophe, présenté désormais assez régulièrement comme un philosophe « zététique », qui « reste-dans-la-question », s'intéressant d'abord à la défense de la philosophie comme « mode de vie », à bonne distance aristocratique de la « petite politique », et donc peu soupçonnable de tout engagement (néo-)conservateur ou réactionnaire. Cette tendance à la neutralisation politique de la référence straussienne au sein de la recherche devrait encore se renforcer avec la médiatisation toujours plus grande du straussianisme de la « Côte Ouest », désormais présenté comme la caution intellectuelle officielle du trumpisme.

Second paradigme de réception : la lecture relativement consensuelle de Leo Strauss en France.

En France, à l'exception de quelques textes écrits par des spécialistes aux alentours de l'année 2003, date du début de la guerre en Irak⁷¹, les *Strauss Wars* ont eu peu d'échos et ne semblent pas avoir fortement « contaminé » l'interprétation qu'on avait auparavant de l'œuvre. Cette réception

68 Voir par exemple Catherine P. ZUCKERT & Michael H. ZUCKERT, *The Truth about Leo Strauss*, op. cit. ; Steven B. SMITH, *Reading Leo Strauss : Politics, Philosophy, Judaism*, Chicago (Il.), University of Chicago Press, 2006 ; Thomas L. PANGLE, *Leo Strauss. An Introduction to his Thought and Intellectual Legacy*, Baltimore (Md.), John Hopkins University Press, 2006.

69 Catherine H. ZUCKERT & Michael P. ZUCKERT, *The Truth About Leo Strauss*, op. cit., p. 3sq.

70 Le Straussien William A. Galston parle de « soutien qualifié » à la « démocratie libérale », Voir William A. GALSTON, in Steven B. SMITH (dir.), *The Cambridge Companion to Leo Strauss*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 193-214.

française est en effet caractérisée par son aspect relativement consensuel : il n'y a pas eu d'« affaire » L. Strauss comme il y a eu des « affaires » M. Heidegger, C. Schmitt ou Alexis de Tocqueville. Se dessine là un autre paradigme de réception, que l'on peut tenter d'expliquer par trois facteurs convergents.

Premièrement, contrairement à ce qui se passe aux États-Unis ou en Chine, il n'y a jamais eu dans l'Hexagone d'« école » ou d'« orthodoxie » straussienne autour desquelles une polémique aurait pu se cristalliser, et ce bien que certains des « disciples » de L. Strauss (ou disciples de disciples) y aient fait leur carrière universitaire⁷² et qu'il y ait eu de nombreux échanges transatlantiques d'étudiants entre L. Strauss et A. Bloom, d'un côté, Raymond Aron et A. Kojève, de l'autre.

Deuxièmement, les interprétations et appropriations de la pensée de L. Strauss se sont globalement cantonnées en France à l'espace universitaire⁷³ et ont presque toujours été *critiques*, même chez les philosophes et intellectuels « conservateurs » : cela vaut autant pour R. Aron⁷⁴, Rémi Brague (né en 1947)⁷⁵ et Julien Freund (1921-1993)⁷⁶ que pour Pierre Manent (né en 1949)⁷⁷ ou encore Luc Ferry (né en 1951)⁷⁸.

Troisièmement, il existe une réception de « gauche » de L. Strauss en France. Celle-ci contribuera incontestablement à arracher cette référence théorique au « marquage » (néo-)conservateur qu'elle héritait de R. Aron, premier « importateur » de sa pensée en France (avec A. Kojève). Parmi les acteurs privilégiés de cette appropriation spécifique, on évoquera ici Claude

71 Voir notamment Carole WIDMAIER : « Leo Strauss est-il néoconservateur ? L'épreuve des textes », *Esprit*, Vol. 299, n°11, 2003, p. 23-38 ; Corine PELLUCHON, « Leo Strauss et Georges Bush », *Le Banquet*, 2004, URL : http://corine-pelluchon.fr/wp-content/uploads/2013/07/Leo-Strauss-et-George-Bush_a387.pdf (consulté en décembre 2022) ; Daniel TANGUAY, « Néoconservatisme et religion démocratique. Leo Strauss et l'Amérique », *Commentaire*, Vol. 114, n°2, 2006, p. 315-324 ; Thierry MENISSIER, « Leo Strauss, filiation néoconservatrice ou conservatisme philosophique ? », *Revue française de science politique*, Vol. 59, n°5, 2009 p. 873-893. Voir aussi le numéro de *Critique* n°682 (Mars 2004) consacré à cette question.

72 On pense par exemple au spécialiste des relations internationales Pierre Hassner (1938-2018), qui a contribué à l'*Histoire de la philosophie politique* (entrées sur Kant et Hegel). Ou bien au philosophe Terence E. Marshall (né en 1943), ancien étudiant d'A. Bloom à la Cornell University, qui a fait connaître en France, dans une perspective straussienne, les débats constitutionnalistes états-uniens. Voir par exemple Terence E. MARSHALL, *A la recherche de l'humanité. Science, poésie ou raison pratique dans la philosophie politique de Jean-Jacques Rousseau, Leo Strauss et James Madison*, Paris, PUF, 2009.

73 La place considérable accordée à L. Strauss et à ses disciples (notamment A. Bloom et Harvey Mansfield) dans les pages de la revue conservatrice *Commentaire*, fondée par R. Aron en 1978 et destinée à un public non-uniquement universitaire, nous invite cependant à nuancer le propos.

74 Dans l'introduction de *Le Savant et le politique* (1959), R. Aron rejette la critique de Max Weber développée par L. Strauss dans *Natural Right and History* (1953). Rappelons que ce dernier ouvrage est traduit en français et publié chez Plon en 1954 par Eric de Dampierre (1928-1998), un ami de R. Aron qui a étudié au début des années 1950 au *Committee on Social Thought* de l'Université de Chicago (Voir Michael GEMPERLE, « La fabrique d'un classique français : le cas de 'Weber' », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, Vol. 18, n°1, 2008, p. 159-177). Jusque dans les années 1980, *Droit naturel et histoire* restera avec *De la tyrannie* (première publication en 1954) le seul ouvrage de L. Strauss traduit en français.

75 Voir Rémi BRAGUE, « Athènes, Jérusalem, La Mecque. L'interprétation « musulmane » de la philosophie grecque chez Leo Strauss », *Revue de Métaphysique et de Morale* Vol. 94, n°3, 1989, p. 309-336.

76 Voir Julien FREUND, « Compte rendu de *Libéralisme, ancien et moderne* », *L'Année sociologique*, Vol. 42, 1992, p. 403-407.

77 Voir Pierre MANENT, *Le regard politique*, entretiens avec Bénédicte Delorme-Montini, Paris, Flammarion, 2010, deuxième partie (« Philosophie, politique, religion »). Il est probable que l'affect *anti-chrétien* de la philosophie straussienne joue un rôle non négligeable dans cette distance relative de P. Manent à son égard. Sur ce dernier point, voir Clark A. MERRILL, « Leo Strauss's Indictment of Christian Philosophy », *The Review of Politics*, Vol. 62, No. 1, 2000, p. 77-105. Voir aussi l'article de David Smadja et l'entretien avec Daniel Tanguay dans ce numéro.

78 Voir Luc FERRY, *Philosophie Politique, I. Le droit : la nouvelle querelle des anciens et des modernes*, Paris, PUF, 1986, p. 33sq.

Lefort (1924-2010)⁷⁹ ou Miguel Abensour (1939-2017)⁸⁰, qui ont contribué à faire émerger l'idée d'une « philosophie politique critique »⁸¹ dans l'Hexagone, en s'appuyant (en partie) sur les écrits straussiens⁸².

C'est probablement ce brouillage des pistes sur le plan politique qui permit à L. Strauss de devenir un « classique » en France⁸³. De P. Manent à M. Abensour en passant par L. Ferry, tous semblent en effet s'accorder pour voir en lui le défenseur de la philosophie politique platonicienne et une sorte de « précurseur » du « retour de et à la philosophie politique »⁸⁴. Si cette unanimité a permis de « canoniser » cet auteur dans le courant des années 1980-1990 – contrebalançant ainsi l'indifférence relative des années 1960-1970 pour son œuvre –, force est de constater que ce type de « label » permettait aussi de le lire de manière éminemment *sélective*. Certes, on a très vite souligné l'importance de sa critique du positivisme historiciste (et du « relativisme » ou « nihilisme » qu'il générerait), critique permettant de revaloriser – contre le marxisme et l'ensemble des sciences sociales – un questionnement de type philosophique sur « le » et « la » politique et sur le « meilleur régime »⁸⁵ ; on a mis en avant la pertinence de sa genèse de la philosophie moderne (les « trois vagues de la modernité ») ; et on a particulièrement apprécié, surtout après les textes pionniers de C. Lefort, son fameux art du déchiffrement exo/ésotérique des textes. Mais ces quelques éléments épars sont réintégrés, chez tous ces philosophes français, dans un autre cadre théorique, non-exclusivement « straussien »⁸⁶. L. Strauss est donc un auteur traduit, lu et reconnu dans l'Hexagone, mais il n'y a (presque) pas de Straussiens français. Si son œuvre est critiquée, elle ne fait pas l'objet de polémiques. Les critiques les plus vives, les prises de distance les plus nettes, ont concerné en France les écrits ou les interventions des *Straussians*, des néoconservateurs ou le traitement médiatique des *Strauss Wars*, mais pas Leo Strauss lui-même.

Conclusion

79 Claude LEFORT, *Le travail de l'œuvre. Machiavel* (1972), Paris, Gallimard, 1986, p. 259sq. ; Claude LEFORT, *Essai sur le politique, XIXe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1986 ; Claude LEFORT, *Écrire. À l'épreuve du politique*, Paris, Calmann-Lévy, 1992, p. 261-301.

80 Voir par exemple Miguel ABENSOUR & Michel-Pierre EDMOND, « Leo Strauss », *Encyclopedia Universalis*, 1983, p. 443-445.

81 Miguel ABENSOUR, *Pour une philosophie politique critique. Itinéraires*, Paris, Sens & Tonka, 2009.

82 A cet égard, le cas de la réception de L. Strauss, qui devient (presque) un auteur « de gauche » dans les années 1980 à partir du moment où il est publié chez Payot, dans la collection « Critique de la politique » (voir l'article de D. Smadja dans ce numéro), ressemble fortement à celle de M. Weber. Après avoir été perçu comme un penseur « libéral » ou « conservateur », du fait de son « marquage » aronien, M. Weber deviendra en France un sociologue « critique » après son appropriation par Pierre Bourdieu. Voir Michael POLLAK, « La place de Max Weber dans le champ intellectuel français », *Droit et société*, n°9, 1988, p. 189-201.

83 Les trois facteurs évoqués (absence d'école straussienne, une réception critique et sélective, une appropriation de L. Strauss « à gauche ») se retrouvent aussi en Italie, ce qui explique probablement en partie le caractère non-polémique des débats autour de cet auteur dans ce pays aujourd'hui. Voir à ce propos les contributions de P. Ciccarelli dans ce numéro.

84 Quant aux philosophes qui s'intéressent à la « pensée juive » ou à la « question juive » (Pierre Bouretz, Gérard Bensussan, Jean-Claude Milner, Gérald Sfez, Bruno Karsenti), s'ils laissent une place importante à L. Strauss dans leurs réflexions, c'est la plupart du temps pour lui donner le rôle d'une instance *critique* permettant d'affûter leurs arguments : ils ne lui accordent pas souvent le « mot de la fin ».

85 Claude LEFORT, *Essai sur le politique, XIXe-XXe siècle*, op. cit., p. 17sq.

86 D'ailleurs, on n'a longtemps pas cherché en France à appréhender la pensée straussienne comme un « tout », comme une philosophie « à part entière ». Le premier numéro d'une revue philosophique française entièrement consacrée à l'auteur le présente ainsi comme un « historien de la philosophie » : *Revue de métaphysique et de morale*, Vol. 94, n°3, 1989. Voir la critique straussienne de ce « label » (« Historien de la philosophie ») dans le compte rendu de David R. LACHTERMAN, « Leo Strauss read from France », *Review of Politics*, Vol. 53, n°1, 1991, p. 224-245.

Dans cet article, nous avons tenté de montrer que les raisons de la politisation (ou non) de la référence théorique « Leo Strauss » ne pouvaient être élucidées qu'en considérant *ensemble* les écrits du philosophe *et* les divers processus de réception dont ils ont fait l'objet. Dans une première partie, nous avons esquissé quelques éléments de biographie intellectuelle, découpée en six « séquences » distinctes. Tout en insistant sur les « tendances lourdes » au sein de l'œuvre, nous avons aussi mis en avant les ruptures et son aspect « polyphonique ». Dans une seconde partie, nous avons présenté deux paradigmes opposés de réception des écrits straussiens : la réception états-unienne, d'une part, rythmée par les polémiques depuis les années 1980 ; la réception française, d'autre part, assez consensuelle et largement restreinte à l'espace académique. Enfin, nous avons formulé quelques hypothèses susceptibles d'expliquer comment L. Strauss a pu devenir en France une figure importante dans le contexte du « retour de la philosophie politique » dans les années 1980, après une première vague de réception de son œuvre « marquée » par Raymond Aron (et Alexandre Kojève) dans les années 1950 et 1960 : l'absence d'école, straussienne, la lecture « critique » dont son œuvre a toujours fait l'objet, même chez des auteurs « conservateurs », mais aussi son appropriation « à gauche » depuis les années 1980-1990, sont autant de facteurs ayant permis à la fois la canonisation et la neutralisation politique de cette référence.

Au terme de ce double parcours sur les réceptions de L. Strauss, on peut relever un paradoxe, qui reflète bien ce contraste franco-américain : tandis que certains *Straussians* états-unien n'hésitent pas, pour valoriser « leur » L. Strauss (c'est-à-dire le L. Strauss « américain » de la maturité, favorable selon eux à la « démocratie libérale »), à concéder que le maître aurait bel et bien été tenté par l'autoritarisme dans les années 1920 et 1930⁸⁷, une bonne partie des lecteurs européens contemporains préfèrent quant à eux plutôt se rattacher au « premier » L. Strauss « européen », non encore « contaminé » par le « straussianisme » états-unien, trop politique (et conservateur) à leurs yeux : un véritable jeu de miroirs transatlantique, qui en dit peut-être moins sur la philosophie politique de notre auteur que sur les intérêts spécifiques de ses récepteurs.

87 Voir par exemple Steven B. SMITH, « Introduction : Leo Strauss Today », in Steven B. SMITH (dir.), *The Cambridge Companion to Leo Strauss*, Cambridge (MA.), Cambridge University Press, 2009, p. 19-20.